



ent(r)e

ENT(R)E

LORETO MARTÍNEZ TRONCOSO

EXPOSITION DU 13 OCTOBRE 2012 AU 13 JANVIER 2013

samedi 13 octobre 2012

Vernissage à 18h

Performance à 19h : Loreto Martínez Troncoso, *[sin voz]* 3e volet

En collaboration avec :

Anne-Sophie Turion pour la mise en espace

Gaël Angelis pour la mise en écoute

Johann Aussage pour la mise en mouvement

NOCTURNO

samedi 12 janvier 2013

Carte blanche à Loreto Martínez Troncoso

Lectures, projections, performances, concerts... du crépuscule à l'aube

samedi 15 décembre 2012 à 18h

Visite et rencontre avec Loreto Martínez Troncoso et Julie Pellegrin, directrice

REMERCIEMENTS

Gracias, avant tout à Julie Pellegrin. A Anne-Sophie Turion, Céline Bertin, Nicolas Boone, à Jean-Luc Llorens et Clément Robert. A Gaël Angelis et Johann Aussage. Aussi à Francisco Salas et à Manuel Olveira. A Coralie Flizot, Lore Gablier et Pierre Alain. A ma mère et à mon père. A Virginia, Annie, Gordon, Frank, Michel et al poder del ahora. A Christian, Hugo, Daï, Mo, Tu, Franck, Jérôme, Vincent, Baptiste et à Stéphane. A Xavier et Jean-Michel. A Zhora et Hamid. A toute l'équipe de la Ferme du Buisson. A la poule, aux marronniers et aux avionnettes.

avec le soutien de la Mairie de Paris

Département de l'Art dans la Ville



et en partenariat avec : Fundación Luis Seoane, La Coruña et Mugatxoan, San Sebastian

AVERTISSEMENT AU SPECTATEUR

L'exposition est sensible et requiert une vigilance particulière de la part des visiteurs.

Pour votre sécurité, nous vous demandons de ne pas toucher aux œuvres et de respecter les consignes.

Merci de bien garder les enfants sous surveillance et de ne pas les laisser s'approcher des installations lumineuses.

ENT(R)E

Ent(r)e est la première exposition en France de Loreto Martínez Troncoso, connue pour ses performances parlées. Le projet à la Ferme du Buisson constitue le centre d'une constellation plus vaste intitulée *Fuga de Otoño*, qui se déploiera en divers moments et endroits tout au long de l'automne.

A partir de son architecture, de son histoire, de ses secrets ou son acoustique, un lieu peut-il constituer un espace d'écriture ? *Ent(r)e* est une invitation à pénétrer dans un intérieur mais aussi à l'intérieur d'une tête. « Un espace d'habitation. L'espace qui m'habite et que j'habite. Avec ses divisions et ses corridors, ses fenêtres, ses portes, ses murs, ses sols et sous-sols, ses interstices, ses recoins illuminés, ses zones sombres, ses pièces communes et intimes, ses alternances d'expositions et de dissimulations, de bavardage et de silence... » Un espace, presque vide en apparence, qui trouble notre perception et la place peu à peu sous influence.

Chuchotements, reflets, échos, ombres déformées, variations lumineuses font de l'exposition une subtile fantasmagorie, traversée de présences spectrales. De la disparition du corps au travail de la voix, en passant par les rites de possession ou l'étirement de la durée, on retrouve les obsessions chères à l'artiste, jusque dans le festival nocturne qu'elle organisera pour clore l'exposition.

NOCTURNO

En clôture de l'exposition, Loreto Martínez Troncoso organise un festival nocturne. Elle réunit un ensemble d'invités autour des thèmes qui animent son projet. Écrivains, musiciens, théoriciens, plasticiens et metteurs en scène seront ainsi conviés à habiter (ou à hanter) l'espace d'exposition tout au long de la nuit. Inspirés par leurs liens avec les fantômes, la disparition, le travail de la voix et le langage non-verbal, ils imagineront lectures, projections, performances ou concerts... sur lesquels planeront les spectres de quelques figures tutélaires (d'Antonin Artaud à Fernand Pessoa en passant par Nathalie Sarraute, Robert Ashley, Arno Schmidt ou Novalis).

Julie Pellegrin : Ton exposition s'intitule *Ent(r)e*. Ce titre que tu as choisi dès le départ peut être lu de différentes manières mais il enjoint d'abord le visiteur à pénétrer dans un lieu physique et dans ton/un univers mental. Il sonne comme une invitation ouverte et une sollicitation qui me rappellent ce programme d'Augusto Boal pour son Théâtre de l'Opprimé « Come closer friend, the house is yours ». Il s'agit là aussi d'un titre programmatique : quel(s) sens a-t-il ?

Loreto Martínez Troncoso : J'essaie de me souvenir comment il m'est venu. Je pense que c'était après m'être dit que ce centre d'art était comme une maison. Une maison habitée et à habiter. De là, l'invitation à entrer, « à l'intérieur de ». Habitée par son histoire et sa topographie. A habiter par les gestes, les écoutes, les parcours et la perception des hôtes. Mon désir était de créer une atmosphère, un état intermédiaire. De là « entre », être dans un état entre le physique et le mental. J'ai imaginé cet espace comme l'intérieur d'une tête dans laquelle on entrerait dans différents états, agitations et températures. En mettant le «r» entre parenthèse, on a affaire à un «ente» qui, en espagnol, veut dire : ce qui existe ou peut exister, un être. On a affaire, dans sa signification familière, à un « phénomène » (sujet extravagant). « Ente », phonétiquement, c'est aussi hanté, hanté, de maison hantée et de *persona* ensorcelée, habitée.

JP : C'est un véritable dialogue qui s'instaure entre le lieu et toi : tu l'écoutes (tu l'as même très concrètement ausculté !) et tu lui réponds par des gestes, des coups de projecteurs, des déplacements, des sons... Il y a une relation palpable de ton corps à l'espace, une sorte d'imbrication de deux « êtres », dans un premier temps en tous cas. Il faut dire que tu as passé beaucoup de temps entre ces murs, seule ou accompagnée de tes lectures et des histoires entendues sur la Ferme... Comment s'est mis en place ce qui m'est apparu comme un processus de travail long et complexe ?

LMT : C'est vrai que j'ai passé beaucoup de temps entre ces murs ! Depuis plusieurs mois, je travaille sur place. Mais j'avais commencé à prendre des notes avant. Loin d'ici, j'avais commencé à me remémorer et à visualiser cet espace dans ma tête à partir des images que vous m'aviez envoyées. Des images récentes mais aussi d'autres qui dataient d'avant la dernière réforme du Centre d'art. J'ai été vraiment surprise par ce que j'y ai vu, par rapport à mes propres souvenirs. En mettant ces images côte à côte, salle par salle, j'ai pu identifier les changements dans l'architecture mais aussi dans le récit. Il y avait plus de choses rajoutées qu'enlevées. Les murs étaient devenus de plus en plus blancs, de plus en plus épais. L'espace s'était rétréci. Les éléments organiques, comme les poutres ou les sols d'origines avaient été recouverts. Des couches, des doubles, triples couches nous séparaient des surfaces et nous soulevaient du sol. Quand je suis revenue sur place, la première chose que j'ai faite, comme tu le dis, a été d'ausculter le bâtiment. A l'intérieur, j'ai tapé sur tous les murs et tous les plafonds pour entendre ce qu'il y avait derrière. S'il y avait des cavités ou pas. Où et jusqu'où.

On peut dire que je suis arrivée à ce travail de dépliage, de décapage, de découpages et déplacements, en gros par deux chemins. À partir de cette écoute des « entre-murs ». Deuxièmement, depuis l'intérieur, en grattant les murs à la recherche de la lumière du jour. Après j'ai joué avec les lumières artificielles pour fixer des angles, des découpes, des ombres. Les murs se déforment alors non plus par l'architecture, déplacée, penchée ou mise en mouvement, mais par les découpes lumineuses. Pendant la journée, cette lumière de nuit se bat avec la lumière du jour qui l'emporte par son intensité. La nuit, le rapport s'inverse. C'est une double respiration, un battement entre l'intérieur et l'extérieur, entre le jour et la nuit.

JP : Lorsque je t'ai invitée pour ce projet, j'étais très curieuse de voir comment toi, dont le travail s'est articulé pendant des années autour de performances parlées, de « prises de parole » publiques, pouvait aborder la question de l'exposition. Au Centre d'art, j'aime que chaque invitation soit l'occasion d'une expérimentation du « médium exposition » par les artistes ou les commissaires (nous sommes d'ailleurs en train de préparer un livre avec Mathieu Copeland qui s'intitulera *Chorégrapheur l'exposition*). Tu avais déjà réalisé une grosse exposition personnelle au MARCO à Vigo (Espagne) dont la facture était plus (trop ?) classique...

LMT : Malgré moi, oui. Avec *Entrar en la obra*, c'était la première fois que je me confrontais à

un espace et que je l'occupais dans la durée. Première prise de conscience de la disparition du corps qui parle. Dans les prises de paroles, il y avait une présence de passage, dans un lieu et à un moment donné. Dans un espace d'exposition, il s'agit de considérer la trace, le fantôme de ce passage. Fantôme et fantasma aussi. Où sont les traces de tout ce qui s'y passe, si ce n'est dans les catalogues et la documentation ? Il y a des lieux d'exposition plus habités que d'autres. D'abord par leur histoire et fonctions antérieures. Peut-être que les murs, les entre-murs, les sous-peintures et sous-sols ont quelque chose à nous raconter, à nous dévoiler.

Au MARCO, la première chose que j'ai eue entre mes mains, c'était les plans de l'espace. J'ai vu qu'il y avait une quinzaine d'ouvertures qui donnaient sur l'extérieur mais qui étaient rendues invisibles depuis la salle par un mur ajouté ou doublé. Depuis la façade extérieure, on peut voir ces fenêtres mais notre regard se heurte à des opacités blanches, il ne peut pas entrer à l'intérieur.

Ma première envie a été d'ouvrir ces fenêtres pour laisser entrer la lumière, pour la continuité et la circulation de l'atmosphère et surtout pour que l'extérieur duquel on vient soit là, visible, présent. Pour ne pas l'oublier, pour que le spectateur reste conscient de son appartenance à une collectivité.

C'est après cette expérience que nous avons réfléchi ensemble aux questions que je m'étais posées. Un lieu pourrait-il être un espace d'écriture ? Et un espace à écrire ? Mais une écriture, ce n'est pas seulement des mots. C'est aussi les entre-mots, les respirations, les blancs et les silences. Ces espaces ont été toujours très présents dans mes prises de parole mais je ne les ai pas retrouvés dans l'« accrochage » de Vigo. Je me suis dit qu'il devait y avoir une façon de créer une sorte d'architecture invisible à l'intérieur de l'architecture du bâtiment, à partir d'énergies et de tensions créées par l'accrochage, entre les pleins et les vides, par des déséquilibres et des perspectives distordues (je pense à la sensation qu'on peut avoir quand on regarde un tableau accroché de travers sur un mur). Au point d'avoir eu envie de revenir à Vigo pendant la durée de l'exposition pour continuer à bouger, à décomposer et « retendre » les éléments déjà accrochés. L'exposition pourrait être ainsi un travail infini, qui nécessiterait presque d'habiter sur place, comme celui qui revient sur son texte pour ajouter une virgule et qui, à la fin de la journée, finit par l'enlever.

JP : Ton travail s'est toujours développé dans un continuum. Tes prises de parole repartaient chaque fois de l'endroit où tu les avais laissées, en rappelant « cela fait six ans que je parle », puis « sept », puis « huit », etc. Or, en quoi cette exposition s'inscrit-elle dans une continuité avec tes prises de parole ? Quelle est la place de la voix ici ?

LMT : Ce travail de prises de parole est pour moi avant tout un travail d'écriture. Ecrire pour dire. Cela a pris principalement la forme de prises de parole publiques, dans un lieu et à un moment donnés. Toujours adressées à un « vous », « vous qui êtes là, ici et maintenant ». Une parole dirigée vers un destinataire (et une situation) qui donne le ton et la couleur/chaueur de ce qui est dit. La situation a toujours été le déclencheur et générant la plupart du contenu de ce qui était dit... « Si je suis ici c'est parce que vous êtes là » ou « il y a quelques jours, quand j'étais en train de préparer cette intervention, je me demandais... »

Ces paroles apparaissaient dans des contextes, des moments transitoires ou non attendus. La première fois à la fin d'un spectacle de Michel Schweizer, *King's*, après les applaudissements. A partir de ce moment, j'ai travaillé à être là où l'on ne m'attendait pas. Non pour un effet de surprise mais pour souligner la possibilité d'une prise, d'un acte, de parole. Toujours en m'infiltrant dans des dispositifs ou des décors existants. Transformer la « scène » au minimum, si ce n'est par la présence du corps, toujours verticale et la plus neutre possible, pour donner un espace à la parole. Interventions souvent non attendues ou non annoncées. Et lorsqu'elles sont annoncées, qu'est-ce qu'on annonce et qu'est-ce qu'on attend ? Cela a été un moment d'inflexion dans mon travail. En laissant petit à petit au second plan ces « stratégies » d'apparition, la mise en mots des situations, des dispositifs, des contextes, des protocoles et des relations, cette parole est allée vers quelque chose de plus intérieur. Profiter de l'être ensemble pour partager le cheminement d'une pensée, une inquiétude de l'être-là. J'ai commencé à travailler, à lire, à écrire et à parler de la disparition,

du désir de ne plus être là.

C'est à partir de là que chaque prise de parole revisitait ce qui avait été dit antérieurement. Où j'étais à ce moment-là et – essayer de savoir, comprendre – où j'en étais aujourd'hui ? Ces paroles publiques devenaient ainsi des moments de visibilité d'un possible texte qui était en train de s'écrire et s'étendre continuellement dans le temps. En même temps, j'ai commencé un travail sonore de parole à distance, un travail d'enregistrement destiné à être diffusé, donc entendu en différé. La première pièce sonore a été une lettre lue, écrite pour un futur destinataire. Ici le corps disparaissait pour laisser la place au « corps de la voix ». Dite depuis la distance, cette pièce évoquait cette séparation entre celui qui émet et celui qui reçoit. Lue, écrite, comme quand on écrit à quelqu'un, en parlant avec lui, dans notre tête... Ce « comme dans une tête » m'a donné envie d'être de plus en plus proche de l'autre, de lui parler à l'oreille, de chuchoter, respirer. A toi, à elle, à lui...

C'est ce qui s'est passé à l'écriture de *En la noche*, pièce sonore au casque pour un seul spectateur. La voix entre dans la tête de l'autre, les oreilles de l'autre, rentre à l'intérieur d'une tête (par le geste de mettre sa tête dans des écouteurs). Ainsi ce travail sonore a commencé à tendre l'oreille non seulement aux mots mais aussi aux entre-mots. La bouche n'est plus seulement un haut-parleur, c'est aussi une cavité. L'oreille s'approche de sa chair, de son souffle, de ses murmures et aussi de ses silences. L'absence du corps laisse la pensée en suspens. On tend l'oreille à l'intérieur d'une tête qui parle, qui divague et se tait.

C'est cette recherche autour de la multiplicité des voix intérieures que je poursuis ici. Voix intérieures d'une tête mais aussi du bâtiment. Chansonnettes, bribes de mots, bruitages, sonorités sont convoquées par la mémoire. Au MARCO, la première chose qu'on rencontrait était une parole publique, raisonnée, déclenchée par le spectateur et diffusée par des enceintes dans toute l'entrée. Ici, il s'agit plutôt d'entrer dans un murmure, un brouhaha lointain dans lequel on zoomera, qu'on décortiquera en parcourant l'espace.

JP : Même quand la voix n'est pas présente, l'espace nous parle. A travers d'autres moyens. La lumière, les déplacements, les gestes constituent ici le vocabulaire d'une communication non verbale. Pendant le montage de l'exposition, on disait souvent avec l'équipe « ça parle » ou au contraire « ça ne parle pas ». Mais paradoxalement tu as donné beaucoup de place au silence, que tu avais commencé à travailler dans tes prises de parole... Quelle est l'importance de ce silence pour toi ?

LMT : Un repos ? Une chambre à soi ? Un retrait temporaire du ruminement extérieur, même s'il est convoqué ici par la présence et la nécessité de l'autre, du spectateur, et par le son de la rue qui ne peut s'empêcher de rentrer. Il ne s'agit pas d'isolement, ni de renoncement, ni de fuite. Il s'agit d'un temps de solitude temporaire, une trêve.

Dans mes prises des paroles, le silence prenait de plus en plus de place. Ce silence était une négociation avec l'autre. Dans ces silences, les pensées et leurs émotions restaient suspendues, trouvaient un temps de résonance. Ils créaient comme une tension entre « moi » et « vous ». De là, ces silences ont commencé à intégrer mon écriture. Temps de silence pour entendre ses pensées. *¿Y ahora qué?* Et après ça ? C'est tout ça pour moi le silence. Un espace habité et un lieu d'écoute. Reste à savoir comment le faire parler.

JP : Est-ce aussi une manière de ménager un espace pour celui qui t'écoute ? Et par extension pour le spectateur de ton exposition, qui se voit offrir des espaces de silence, de vide ou d'obscurité ? Tu considères ici le visiteur comme un hôte, est-ce une manière de lui permettre de venir se loger dans ta chambre à toi, de trouver sa place dans ces interstices ?

LMT : Il s'agit de l'abstraire pour une durée déterminée. Lui donner une écoute qui n'est pas une écoute de moi ou de ma personne mais un espace à lui, où se poser et déambuler. En « écrivant » ce lieu je me suis dit : « est-ce que les visiteurs vont rester ? » Je ne vais pas les charmer, je ne

vais pas une fois de plus remplir leur espace et leur temps à eux. C'est à eux de « passer » ou de « rester ». A eux de choisir leur nécessité, leur disponibilité. Et ça je ne peux pas le prévoir, ni le choisir à leur place. Je ne veux pas les conditionner, ni les intéresser, ni les faire s'oublier. C'est une rencontre, une confrontation avec le temps, avec leur temps, avec le silence, leur silence.

Qu'est-ce qui se passe quand il ne se passe rien ? Il s'agit de prendre conscience de sa présence, et sûrement de sa solitude aussi. Le spectateur est l'hôte de ma chambre, de cet espace qui est devenu, à force d'être habité, vivant. Comme une cavité où se reposer pour mieux ressortir à la surface. Les cavités m'intéressent comme lieux de rumination, où essayer de formuler quelque chose, qui peut-être est informulable mais en tout cas latent. C'est déjà quelque chose d'essayer d'approcher ça, en prenant son temps... ou en le perdant si on a cette fameuse mauvaise conscience de le perdre. C'est : « Venez ! Prenez votre temps et n'ayez pas peur de ne plus revenir de la même façon. » Je me souviens d'un ami qui m'accompagne depuis longtemps dans cette recherche sans fin, qui disait : « Sans vouloir faire peur à l'expédition, aujourd'hui il n'y a plus de retour dans notre voyage », en faisant référence aux voyages des temps anciens, comme l'Odyssée, où l'on revenait toujours au point de départ. C'est un voyage, un voyage erratique. Errer. Flâner. Se tromper. Et si tu te trompes, difficile de revenir sur tes pas, ou en tout cas pas par le même chemin.

... à suivre sur lafermedubuisson.com

INFOS PRATIQUES

horaires

mercredi, samedi, dimanche de 14h à 19h30
les soirs de spectacle jusqu'à 21h
sur rendez-vous en semaine

tarifs

entrée libre pour tous

visites accompagnées pour les groupes

L'équipe des relations aux publics vous accompagne dans l'exposition avec votre groupe. La visite se construit à partir d'un dialogue autour des œuvres. Gratuit et sur rendez-vous tous les jours de la semaine.

renseignements et réservations auprès du service des relations aux publics au 01 64 62 77 00 ou rp@lafermedubuisson.com

pré-visites pour les responsables de groupes

La pré-visite vous permet de préparer en amont une visite avec votre classe (choix d'un parcours, d'un thème à partir d'un dossier pédagogique)

sur rendez-vous auprès de l'équipe des relations aux publics

visites individuelles

visites guidées les samedis à 16h

expo-goûters les premiers mercredis du mois à 16h30

visites instantanées (20 min) à 20h10 avant les spectacles et sur demande auprès des médiatrices

documentation

journal d'exposition, dossier de presse, revue de presse et dossier pédagogique sont disponibles au Centre d'art et sur lafermedubuisson.com

À VENIR

JULIEN BISMUTH / VIRGINIE YASSEF

Le signe singe

du dim 21 avril à fin juillet 2013

vernissage dim 21 avril à 15h

Centre d'art contemporain de la Ferme du Buisson

Scène nationale de Marne-la-Vallée

allée de la Ferme - Noisiel

77448 Marne-la-Vallée Cedex 2

01 64 62 77 77

contact@lafermedubuisson.com / lafermedubuisson.com

partenaires Le Centre d'art contemporain de la Ferme du Buisson bénéficie du soutien de la Drac Île-de-France / ministère de la Culture et de la Communication, du Conseil régional d'Île-de-France, du SAN du Val-Maubuée et du Conseil Général de Seine-et-Marne. Il est membre des réseaux tram (art contemporain Paris Ile-de-France) et d.c.a. (association française de développement des centres d'art)